

Cinq tableautins de la vie (presque) quotidienne

Donald Alarie

Volume 22, numéro 1 (127), janvier–février 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29841ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Alarie, D. (1980). Cinq tableautins de la vie (presque) quotidienne. *Liberté*, 22(1), 81–85.

Cinq tableautins de la vie (presque) quotidienne

DONALD ALARIE

Une page blanche (comme du lait)

Le crayon lui glissa des doigts. Il se pencha pour le ramasser afin d'attaquer la page blanche qui était devant lui depuis bientôt une heure. Ses doigts se mirent à trembler, à frémir (d'horreur ou de joie ?) en touchant à nouveau le stylo jaune. Puis le calme revint et le premier mot apparut enfin sur la page. C'était un mot bizarre. Un mot plutôt long. Neuf lettres bien tassées. Des lettres rondes et d'autres pointues. Un mot sans harmonie. De là son apparence étrange. Mais un mot tout de même en chair et en os. Il leva son stylo et constata qu'un mince filet d'encre reliait le stylo au papier. Il le tenait à environ un pied de la page et le mince filet se balançait comme une corde au vent. Il tenta de briser ce filet, mais ne réussit qu'à l'allonger de quinze ou vingt pouces. Il posa à nouveau le stylo sur la table et le filet disparut.

Le second mot fit son apparition. Un mot par certains côtés semblable au premier, mais différent par le ton et le rythme. Un mot plus sensuel, plus rond. Puis il vit tout à coup sa main se mettre à écrire sans que son cerveau fasse aucun effort. Les mots se greffaient les uns aux autres pour former de longues phrases comme il n'avait jamais été capable d'en écrire auparavant. En moins de dix minutes, la page blanche était devenue jaune d'encre. Il n'osa plus bouger, il n'osait plus essayer de couper ce cordon ombilical jaune qui le reliait à son texte. Il sentait les mots vivre devant lui, il les voyait échanger des significations multiples sans pouvoir

dominer la situation. L'état de panique n'était pas encore atteint, mais tout était à craindre. « Ne pas s'affoler, ne pas s'affoler », se répétait-il.

Alors il se souvint de sa main gauche qui était pour l'instant paralysée, mais qui était, il le savait bien, une vieille sournoise. Il savait qu'il fallait s'en méfier, il savait qu'il fallait l'avoir à l'oeil, ne jamais la perdre de vue. Il savait que la main gauche avait fait dans le passé d'étranges choses et que, devant une situation aussi remarquable, elle serait peut-être tentée de poser des gestes définitifs. Il essaya de retenir sa main gauche en y mettant toute l'énergie dont il disposait. Il tentait de la figer sur place une fois pour toutes, de la tuer. Peu à peu cependant, il sentait que sa volonté n'y pouvait rien. La MAUDITE main gauche se leva avec rage et s'abattit sur la page blanche. Le stylo ne bougea plus. Il se sentit bientôt soulevé avec force et lancé par terre contre le mur de bois.

L'homme était étendu par terre. Un mince filet d'encre jaune coulait de ses yeux ouverts. Sur la table, un verre de lait à moitié vide attendait patiemment.

Un tableau

C'était un beau tableau. Elle le regardait avec plaisir, parfois avec jouissance. Elle l'avait déjà regardé avec surprise. Il s'était peu à peu tissé des liens d'intimité, de compréhension entre elle et ce tableau.

Ce n'était pas un grand tableau. Si on le regardait de loin, il paraissait d'ailleurs plus large que haut. La tache rouge, en bas à gauche, pouvait se mettre à ressembler à une maison de campagne, avec des volets, trois lucarnes, deux portes, mais pas de toit. Les lucarnes pouvaient ainsi avoir l'air d'être suspendues dans le ciel, sembler flotter au vent. La fumée qui s'échappait alors du toit absent ne semblait pas chaude du tout, mais paraissait plutôt froide et agressive. Elle avait d'ailleurs tendance à disparaître bien rapidement, trop rapidement pour que l'odeur puisse prendre corps.

Mais plus on s'approchait du tableau, plus il pouvait se transformer. La tache rouge se mettait à jaunir et les lucarnes

devenaient des oiseaux volant sous le soleil en direction nord-ouest. Plus on s'approchait, plus le tableau avait tendance à s'étirer dans le sens de la hauteur. Il faut ajouter que l'illusion d'optique (dont certains parlaient) ne jouait pas pour tous de la même façon. Comme si le tableau avait voulu créer des liens privilégiés, des liens particuliers avec chacun des visiteurs. Une vieille dame qui vint rendre visite à la propriétaire du tableau, lui dit que les oiseaux étaient déjà complètement disparus et que la maison se tenait penchée comme un vieillard centenaire.

Mais pour elle, qui habitait là depuis fort longtemps, le tableau n'avait plus de surprise même si elle le regardait parfois avec plaisir, parfois avec jouissance. Pour elle, de près ou de loin, il n'y avait plus ni maison ni oiseaux. Il ne restait plus que de grands espaces blancs où son regard se perdait avec bonheur.

Le jeu

L'oeil tomba par terre et se mit à rouler bien calmement sur le trottoir. Un passant s'arrêta, hésita un instant, puis décida de continuer sa route. Le propriétaire de cet oeil s'était pour sa part endormi, assis sur un banc. Tout était calme et l'oeil semblait parfois contempler les nuages et parfois jeter un regard à l'horizontale pour vérifier si quelqu'un venait vers lui. Les nuages s'étaient tellement reflétés dans cet oeil-là, qu'il avait pris à la longue une teinte de gris très nuancé. C'était à n'en pas douter un oeil un peu moqueur. Parfois un peu trop luisant aussi. Un oeil plutôt marginal. Un oeil capable de sauter hors de son orbite sans prévenir. Imaginons un oeil assis au centre du trottoir et qui contemple le monde d'un oeil en apparence indifférent...

Lorsque l'homme s'éveilla, il se frotta d'abord l'oeil droit avant de s'étirer un peu. Quand il leva la main vers l'autre oeil, il sentit que quelque chose n'allait pas et il comprit en même temps qu'il lui manquait une partie de lui-même. Mais sans s'énerver, sans perdre patience, il commença ses recherches d'un air moqueur. Son oeil droit bougeait sans cesse et

riait même de plaisir, fouillant l'espace environnant avec minutie. Après quelques minutes, il sentit quelque chose au bout de ses doigts et sa main se referma brusquement sur l'oeil gauche toujours assis calmement sur le sol. Et l'homme s'en alla en riant, tenant au creux de sa main cet oeil marginal et parfois un peu trop enjoué.

Au niveau du sol

Il faut tout de suite dire que vivre au niveau du sol n'est pas toujours chose facile. Lorsque j'ai les yeux bien ouverts et les oreilles aux aguets, je perçois parfois d'étranges événements que les autres (les normaux) ne remarquent probablement pas. Lorsque je suis immobile, bien posée sur le sol, il m'arrive occasionnellement de pouvoir suivre de façon précise, les ébats des marcheurs dans la rue. Lorsqu'il fait beau, qu'il ne vente pas, que mes cheveux ne me cachent pas la vue, je regarde les pieds des passants et leurs semelles me dévoilent, de temps à autre, le fond de leurs pensées les plus intimes. Même s'ils marchent habituellement à grandes et rapides enjambées pour ne pas permettre à leur subconscient qui se cache sous leurs pieds de tout dévoiler au grand jour, l'habileté que j'ai acquise (après plusieurs années de travail acharné) me donne l'occasion de tout saisir d'un seul coup d'oeil : l'inceste, le crime, la rêverie, le bonheur parfois...

Je dois cependant dire tout de suite, et avec regret, que mes activités se limitent de façon générale à quelques mois par année. Il suffit en effet qu'un passant un peu plus distrait qu'un autre me frappe par derrière et m'envoie rouler jusqu'au centre de la rue pour que tout se brouille brusquement. Si cela se produit à l'heure de pointe (entre dix-sept et dix-neuf heures), je suis aussitôt écrasée à plusieurs reprises par les pneus des automobilistes rageurs et peut-être désespérés. Il me faut alors plusieurs semaines pour me remettre; pour occuper à nouveau mon poste de façon décente sur le trottoir.

Parfois, quelqu'un demande : « Mais que fait donc cette tête posée sur le sol ? » Les gens autour préfèrent ne pas répondre et continuer leur chemin comme si de rien n'était.

Au pied du mur

Parce qu'elle était assise au pied du mur depuis plus d'une heure, la femme se dit que tout était fini. Elle pensa que c'en était fait d'elle. Elle songea que toute sa vie était écrite depuis longtemps dans un grand livre et que la phrase qui précédait le point final parlait d'un mur haut de six pieds qui s'étendait sur quelques milles. Le mur n'était peut-être pas si haut, mais assise par terre, elle le voyait s'élever comme une forteresse.

Elle appuyait sa tête contre les vieilles pierres et tout son corps se plaisait à démissionner, à s'abandonner à ces formes rondes et maternelles. Ses fesses posées sur le sol humide la faisaient un peu souffrir, mais elle s'amusait tout de même à prendre racine dans la terre brune et presque rassurante. Elle avait les deux mains sur ses genoux et sentait jusque dans le bout des doigts leur rondeur enfantine. Parfois, elle penchait la tête vers l'arrière pour bien regarder le mur dans toute sa hauteur et elle devinait alors le grain de la pierre qui glissait sur son cuir chevelu. L'endroit lui semblait finalement agréable et elle se laissait aller à imaginer les centaines de marguerites qui veillaient à ses pieds. Elle se dit que tout était bien ainsi, que l'heure était venue. Du bout de son pied, elle parvint péniblement à écrire son nom sur le sol. Les lettres s'étaient de façon très peu harmonieuse. Elle écrivait comme un enfant de trois ans qui tient un crayon dans sa main pour la première fois. Les lettres tremblaient au bout du pied incertain. Elle recommença une autre fois pour que son nom soit bien lisible. Puis, elle soupira avec satisfaction avant de fermer les yeux une dernière fois et de se laisser tomber sur la pierre de tout son poids.